

L'ANNEXIONNISTE

Journal du travailant comme de l'érudit,
Tout de noir imprimé, moitié de "vers" écrit.

POLITIQUE ET HUMORISTIQUE

.....Bah ! Le poète ! Il est dans les nuages !
— Soit. Le tonnerre aussi.

VICTOR HUGO

VOL. I—NO 11

MONTREAL, 19 DECEMBRE 1891

UN CENTIN

MÉLANGES

Enfin la crise
Se fait sentir ;
Le bleu se grise.
Ça va finir.

La vidange.
Cette fois,
Tout s'arrange. . .
Pour trois mois.

Comme l'ANNEXIONNISTE
Voulut l'en conseiller,
Martineau se désiste
Du nom de conseiller.
Honneur à son courage.
Rare, sous le soleil !
Merci de son ouvrage,
En six ans de conseil.

Qu'on ne s'en étonne,
Les trois magistrats
Ne s'accordent pas.
Comme ç'a s'adonne !
Un rouge et deux bleus ;
Comme en politique,
Juges bleus, en clique,
S'accordent tous deux.

Vous dont le nom est sur la liste
Des lecteurs de l'ANNEXIONNISTE,
Veuillez accomplir un devoir ;
Daignez nous faire percevoir
D'abonnement le prix minime :
Bagatelle, montant infime.
Quand nous les aurons touchés tous,
Ce sera grand bien pour nous.

Il ne faut point qu'on s'écarte,
En ces temps de grand plaisir ;
Faut pas oublier la carte
Pour visites à venir.
A lous-y pas cher, mais beau.
Hâtons-nous, car le temps presse,
Puis allons à bonne adresse,

Chez Pigeon et Bureau,
1788 rue Ste-Catherine.

A certain amateur d'horloges,
Boileau, ce grand et fin rimeur,
Adressait un jour ces éloges,
Qui diminûrent mon labeur.
" Sans cesse autour de six pendules.
" De deux montres, de trois cadrans,
" Lubin, depuis trente quatre ans,
" Occupe ses soins ridicules.
" Mais, à ce métier, s'il vous plaît,
" A-t-il acquis quelque science ?
" Sans doute; et c'est l'homme de France
" Qui sait le mieux l'heure qu'il est."

Encor je cite
De l'ami Boileau,
Pour aller vite,
Ce joli morceau :
" Tout me fait peine
" Et, de puis un jour,
" Je crois, Climène,
" Que j'ai de l'amour.
" Cette nouvelle
" Vous met en courroux.
" Tout beau, cruelle,
" Ce n'est pas pour vous."

Pour liqueur choisie,
Cigare excellent,
Bien pure eau-de-vie,
Tout amusement ;
Bref, pour s'amuser
En restant honnête,
Sans se mettre en fête,
Allons chez Peltier.
Pour payer la traite
Et toutes douceurs
Pendant la retraite,
N'allons pas ailleurs.

C. Peltier, coin Ste-Catherine et Beaudry.

Bonne et rouge *Patrie*,
Journal de grand renom,
Qui très rarement prie,
Aime peu le sermon,
Mais qui toujours butine,
A pensé pouvoir scier
La *Presse*, sa voi-ine,
Qui n'aime pas Mercier.
Lundi soir, elle osa
Critiquer de la *Presse*
" Mater Dolorosa,"
Disant qu'un très bon père,
Etant allé prêcher,
Ce titre de prière
Avait dû condamner ;
Mais la *Patrie*, aimable,
Apprenant son erreur,
Fait amende honorable,
Par-devant son lecteur.
C'est un vrai fatalisme ;
Je ne trouve plus rien,
Dans le grand journalisme,
Qui rime vite et bien.

De quoi nous parle-t-on ?
De projets d'annexion
Sans bonne solution ;
—Peu de coalition,
Dont j'ai la conviction—
Mainte contestation,
Aussi fornication,
Avec sa punition.
Et la constitution ?
C'est une dérision ;
Mais la prédication,
Pour tous, ces jours commence,
Pour notre conversion.
Faisons bien pénitence !
—Pas trop de libation—
Allons ! Gens d'élection,
Hommes de profession,
Faiseurs de transaction,
Lisez la conscience
Et demandez pardon.

MANIFESTE CHICOTPENDOR.

Je puis un jour faire fortune ;
Voyons ce qui m'arrivera ;
Je suivrai la route commune
Et la tête me tournera.
Contre moi, dans ce manifeste,
Essayons de me prémunir ;
Ma raison aujourd'hui proteste
Contre ma folie à venir.

Si dans mes follés incartades,
Voulant vous éblouir les yeux,
Je fais par de là les croisades
Remonter mes nobles aïeux,
Sur ce point, vous devez m'en croire ;
Je cite les temps et les faits.
Rapportez-vous en à l'histoire...
A l'histoire que je vous fais.

Si, dans mes plaintes éternelles,
Regrettant mes anciens châteaux,
Je soutiens que les lois nouvelles
Me font perdre mes capitaux,
De la vanité la plus pure
Tenez-moi bien pour convaincu.
Les malheurs des temps, je vous jure,
Ne m'ont pas fait perdre un écu.

Si, par une audace bien folle,
Auteur d'un morceau peu choisi,
Je prétends siéger à l'école,
Entre Fréchette et Cremazi,
Je consens que l'on me bafoue
Et qu'on montre au doigt le dindon
Qui se gonfle en faisant la roue,
Auprès, des oiseaux de Jimon.

Si de cent maîtresses fidèles
J'affiche partout les faveurs,
On voudra connaître les belles
Dont l'amour m'a soumis les cœurs.
Que ces recherches importunes
Ne hâtent pas votre réveil.
Plusieurs de mes bonnes fortunes
Sont le secret de mon sommeil.

Si, du carrosse où je m'élançai,
A l'exemple de bien des gens,
Je jette un regard d'insolence
Sur de vieux amis indigents,
En voyant ma sottise figure,
Dites, en riant de pitié :
" Ce n'est qu'un faquin en voiture ;
" Il valait beaucoup mieux à pied."

Mais, si par l'aveugle déesse
Je ne suis jamais visité ;
Si, par humeur, elle me laisse
Dans mon heureuse obscurité,
A me passer de ses largesses
Sans le moindre effort je consens,
Puisqu'il faut payer les richesses
De la perte de son bon sens.

CHICOT.

L'ANNEXIONNISTE

Publié et imprimé par

PIGEON & BUREAU, 1786 rue Ste-Catherine

Abonnement : Villo, \$1 par année, porté à domicile.
Campagne, 50 cts. — Un Continu le numéro.

Annonces : 20 centims la ligne

Toutes communications devront être adressées
comme ci-haut.

SAMEDI, 19 DECEMBRE 1891

AUX LECTEURS.

Il nous fait plaisir, d'annoncer que, grâce à l'encouragement que nous recevons, nous avons décidé d'agrandir notre journal, la première semaine de janvier prochain. Nous doublerons le format.

A cette occasion, nous commencerons un feuilleton palpitant d'intérêt, dont nous donnons le titre la semaine prochaine.

Nous donnerons aussi une illustration d'actualité chaque semaine.

Nous adressons L'ANNEXIONNISTE à un certain nombre de personnes, toutes les semaines, espérant qu'elles voudront bien continuer de le recevoir, vu le prix minime de l'abonnement.

UN CURE ET L'ANNEXIONNISTE.

Une personne digne de foi nous apprend que, il y a eu dimanche quinze jours, le curé de Sainte-Cunégonde a parlé contre l'ANNEXIONNISTE, en chaire. Il aurait dit en substance, ce qui suit : "Il y a actuellement, dans cette paroisse, une petite feuille qui circule et qu'un nombre d'entre vous, ont dû lire. Et bien ! Mes frères, je vous conseillerais de ne pas lire cette petite feuille. Prenez mon conseil, ne vous amusez pas à lire tout ce qui se passe par les rues."

C'est bien parler contre un journal ; ce n'est pas prêcher ; ce n'est pas parler au nom de Dieu, au nom de l'autorité ecclésiastique.

Nous reconnaissons au prêtre le droit de censurer au nom de la morale, de dénoncer tout journal qui y porte atteinte ; mais nous n'admettons chez aucun curé celui de causer du dommage à ceux qui ne partagent pas ses opinions ou celles de ses amis, en politique municipale ou autre ; la loi fait de même, nous croyons devoir le rappeler au curé de Sainte-Cunégonde.

La censure ecclésiastique, pour être valable, pour faire excuser le dommage temporel qu'elle peut causer, doit être faite en bonne et due forme, c'est-à-dire au nom et avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique.

Quand l'autorité ecclésiastique de ce diocèse, quand l'archevêque de Montréal jugera que notre petite feuille a mérite sa censure, nous verrons ; mais, jusque là, nous ne craignons aucun curé. Celui de Sainte-Cunégonde, au reste, n'a pas employé du tout la censure. Ses paroles ont été bien trop perfides pour mériter même de passer pour de la censure. C'est un

simple conseil ; mais, en même temps, c'est un homme qui abuse de sa position, de son influence de prêtre pour tâcher d'empêcher le plus possible qu'on lise un certain petit journal. Pourquoi ? Dans quel but ? Voici.

L'ANNEXIONNISTE est en faveur de l'annexion de Sainte-Cunégonde à la ville de Montréal et c'est dire qu'il travaille contre ceux qui, sous divers prétextes, veulent retarder cette annexion et ces derniers sont de grands amis du curé. On comprend le jeu des influences.

Puis, pourquoi attendre sept semaines pour condamner un journal ? Pourquoi est-il plus condamnable en Sainte-Cunégonde qu'ailleurs ? Il doit assurément y avoir de l'anti-annexionniste là-dessous.

Mais nous sommes francs et nous avouons voir autre chose. Le conseil du curé nous concernant a été donné—en chaire—le lendemain du jour que nous recommandions, en badinant, aux dames de bien prendre soin de leurs portemonnaies et de leurs livres de prières, ajoutant que le livre d'une grande congréganiste avait, un matin, été trouvé là où il n'aurait certainement pas dû être. Aurions-nous frappé quelque victime d'une de ces fâcheuses aventures ? Nous avouons franchement le croire et nous nous expliquons davantage le mystérieux du conseil du curé de Sainte-Cunégonde concernant l'ANNEXIONNISTE.

Puis, nous demandons au curé de Sainte-Cunégonde ce qu'il dirait, si nous *disions* à ses ouailles de payer la dime à un autre curé que lui. Il nous recommanderait, bien sûr, de nous mêler de nos affaires et il aurait bien raison. Nous ne voulons pas lui dire, aujourd'hui, de s'occuper de son ministère et de sa dime, jusqu'à ce que l'archevêque ait jugé à propos de s'occuper de l'ANNEXIONNISTE ; mais nous lui rappellerons encore que nous en aurions le droit.

Quoi qu'il en soit, il faut que les anti-annexionnistes, dans Sainte-Cunégonde, sentent leur position bien faible pour se résoudre à invoquer l'influence de la chaire ecclésiastique, pour se résoudre à demander à leur curé de risquer le reproche de son archevêque pour condamner autant que possible notre petit journal. C'est ce qui doit rassurer les partisans de l'annexion.

X... raisonnait avec son ami Jules sur le degré d'affection qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

—Toi, disait X..., je suis sûr que tu ne m'aimes pas seulement assez pour me prêter cent francs, si je te les demandais ?

—Parbleu ! tu demandes toujours des choses impossibles !

—Eh bien, visons moins haut. Si je venais à mourir, assisterais-tu seulement à mon enterrement ?

—Oh ! a protesté vivement Jules, pour ça, par exemple, je te le jure. Tu m'y verras !

VARIÉTÉS.

Une pensée philosophique :
"Tout le monde ici-bas porte sa croix. Seulement les malins s'arrangent pour la porter à la boutonnière !"

* *

Beaumarchais, qui s'était laissé maltraiter par le duc de Chaulnes sans se battre avec lui, reçut un défi de M. de la Blache. Il lui répondit :

—J'ai refusé mieux.

* *

Scène conjugale :

Monsieur s'approche de madame.

—Pouah ! dit celle-ci, vous sentez le tabac.

—Ah ! chère amie, comme vous êtes changée ; l'année dernière, je le sentais tout autant, mais vous ne le sentiez pas.

* *

Le chevalier de Montbarey avait vécu dans je ne sais quelle ville de province ; et, à son retour, ses amis le plaignaient de la société qu'il avait eue.

—C'est ce qui vous trompe répondit-il : la bonne compagnie de cette ville y est comme partout, et la mauvaise y est excellente.

* *

La petite Lili est fort turbulente. Hier au salon, où se trouvaient plusieurs personnes, elle était montée toute droite sur une chaise :

—Veux-tu descendre ! lui dit sa mère, Tu fais voir tes mollets !

—Oh ! maman, répond l'enfant, il n'y a pas de danger ; j'ai mes bas !

* *

Chez le peintre :

Un monsieur se présente, désireux de faire faire le portrait de madame son épouse.

On a discuté les prix, les dimensions et le reste, quand soudain le monsieur, comme quelqu'un qui a oublié un article important :

—Ah ! si je venais à divorcer, vous me la reprendriez, n'est-ce pas ?

* *

Un étranger, qui ne connaît que peu de mots de notre langue, entre dans un euberge et se fait servir à dîner.

Il est obligé de tout demander par signes ou par cris imitatifs.

A un moment donné, il veut du poulet. Ne sachant comment se faire comprendre, il regarde la bonne d'un air expressif et crie : "Cocotte !"

Chose curieuse ! celle-ci a compris et lui a apporté..... deux œufs sur le plat !

* *

Un monsieur engage un nouveau domestique.

—Vous savez lire, n'est-ce pas ?

—Oh oui, monsieur !

Le lendemain, notre ami donne à son domestique une lettre à porter à domicile.

—Vous la porterez à cette adresse.

Jean tourne et retourne la messive, regarde l'enveloppe d'un air ahuri.

—Eh bien ? qu'attendez-vous donc ?

—Je vais vous dire, monsieur, j'sais pas lire le jour. Je n'ai été qu'à l'école du soir.

Feuilletons de "L'Annexionniste."

RÉDEMPTION.

Par L.-V. Meunier.

(Suite)

Quand Villerville vit ce corps étendu, troué à la poitrine, et la tache rouge s'élargissant sur la chemise bouffante, il se détesta, eut le poignant désir d'être mort aussi. Le jour même, il chassa de chez lui la cause inconsciente du duel, une fille pour qui ils s'étaient insultés, et que tous deux méprisaient. Souvent le mort venait hanter ses insomnies, et c'étaient alors des allées et venues fiévreuses, épouvantées, que suivait d'un œil hébété la femelle quelconque couchée cette nuit-là dans le lit du grand homme.

D'autres faits infâmes hantaient sa mémoire. Un remords désespéré l'étreignait quand il pensait à la malheureuse enfant débauchée par lui avec un art horrible, et dans une orgie, livrée à ses amis, mêlée à d'autres créatures avilies. Un tremblement subit le secouait lorsque, dans la femme qui, au coin de la rue, l'arrêtait par le bras, il croyait reconnaître sa victime.

Et, conséquence fatale d'une semblable existence, ses facultés baissaient ; il voyait le jour où, son talent éteint, il ne serait plus que le haillon vidé d'un vulgaire noceur. Il lutait avec rage, vainement. Maintenant l'absinthe lui était un indispensable instrument de travail. Son cerveau s'alourdissait, la pensée devenait chez lui un effort, et se multipliaient les instants de découragement pendant lesquels, annihilé, il regardait devant lui, l'œil atone, et comme perdu dans d'insondables rêveries.

*
**

Ce soir-là, justement, Villerville sentait lourd le poids de sa noire tristesse. Tout à l'heure, il venait de coudoyer une femme jeune, noble, belle, qui, six mois auparavant, lui avait juré éternel amour. Elle riait aujourd'hui au bras d'un banquier exultant d'orgueil. Bien que, certes, Villerville ne l'eût jamais sincèrement aimée, à cette vue, un frisson lui courut par le corps. Le souvenir qu'elle évoquait fit monter comme un flot fade à sa bouche. Echappant aux mains empressées, il se dégagait de la cohue mondaine, et se trouva tout à coup dans un petit salon désert, séparé de la salle de bal par une épaisse portière. Deux lampes encapuchonnées l'éclairaient doucement.

Villerville laissa retomber la portière derrière lui, jeta son chapeau sur un meuble, et de sa poitrine gonflée sortit un rauque soupir. Ses bras eurent un grand geste de détirement. D'un pas lourd, fatigué, il traversa la chambre, alla coller son

front contre les carreaux noirs de la fenêtre. C'était une lugubre nuit de décembre. Les maisons d'en face se profilaient grises, sur le ciel de plomb. Ça et là des pâles becs de gaz faisaient miroiter quelque flaque. Pas un passant dans la rue boueuse.

Puis Villerville se retourna, écouta un instant le joyeux brouhaha du bal qui arrivait assourdi à son oreille. Il souriait, les lèvres tordues, allait et venait lentement, tête basse. Ses mains croisées se crispaient. Enfin il se laissa tomber lourdement sur une causeuse et demeura là, replié sur lui-même, immobile, statue vivante de la Désolation.

— Ah ! j'en étais bien sûr, le voilà donc, le misanthrope !

Villerville se redressa brusquement. Un homme venait d'entrer qui s'avança, continuant d'une voie gaie :

— Eh bien ! quoi donc ? On te cherche partout. On te demande à tous les échos. Un peu plus on te tambourinait comme un chien perdu. La petite baronne offre une récompense, honnête ou non, à qui te retrouvera. Allons, viens, sauvage ! Que diable ! te voilà sombre comme ton dernier roman. Parole ! on dirait que tu songes à ta fin prochaine.

— Pourquoi pas ? murmura Villerville.

— Bravo ! cria le nouveau venu.

Il éclata de rire ;

— Délicieux ! un suicide ! Elle est bonne.

Toi le lion du jour, le héros de toutes les fêtes, toi qui as vendu deux cent mille francs ta dernière œuvre, toi qui sais si bien faire pleurer ces dames en public, et si bien les faire rire en particulier. Et que deviendrons-nous, Dieu bon ? Dis donc, tu blagues, hein ?

Il s'assit sur la causeuse à côté de Villerville, qui lui posa nerveusement la main sur la cuisse :

— Voyons, réponds-moi : est-ce que tu trouves ça drôle, la vie ?

— Moi ? Ma foi non, et pourtant — zut ! quel regard ! — il y a des bons moments. Tu dis ?

— Je dis que j'en ai assez.

— Pas possible !

— Ne plaisante pas. Quand tu es entré, justement je pensais à la mort. Et précisément tu m'en parles. Pourquoi ! Pourquoi l'idée t'en est-elle venue comme à moi ? Mes pensées se lisent donc sur mon front ? Oui, oui, la mort m'apparaît douce, elle m'attire. J'ai besoin de repos, Ris, fou ; tu es jeune ; moi, je suis vieux, vieux de toutes mes espérances déçues, Bon, ne te récrie pas ; je sais d'avance tout ce que tu pourrais me dire ; ma fortune, ma gloire.

(A continuer)

BROSCOCO

Légende Créole

—
(Suite)

— A quoi bon, disaient les uns, raviver les douleurs de ces pauvres parents si cruellement éprouvés ? Sur quels faits fonde-t-on le crime ? A qui a-t-il pu profiter ?

Les autres répliquaient, non sans raison, que la société a le devoir de veiller sur ses membres, qu'un coupable impuni est un danger pour tous et qu'enfin la justice a une mission auguste qu'elle doit accomplir, lors même qu'elle se heurterait à des questions personnelles de sentiment.

L'avis des premiers l'emporta.

Un sujet plus grave, d'ailleurs, occupait, alors tous les esprits.

Quelques croiseurs anglais avaient été aperçus dans les eaux de l'île de France.

Qu'y venaient-ils faire ?

On imagine tous les commentaires auxquels ce simple fait donna lieu.

L'Angleterre, impuissante à combattre Napoléon sur le continent, se rejetait-elle avec rage sur les plus belles possessions de la France au dehors ?

Le premier moment de stupeur passé, on tenta d'organiser une défense honorable pour le cas où ces prévisions seraient exactes.

Des milices se formèrent de tous côtés.

Les hommes, les vieillards, les enfants même offraient leur vie à la chère patrie.

Ce fut un spectacle imposant et unique que cette masse d'individus hier encore divisés par l'intérêt, réunis dans le même et sublime amour de la France.

Devant le péril commun, toutes les haines de castes, toutes les rancunes personnelles se turent.

Le noir, l'esclave, brandissant sa zagaïe avec la même énergie furieuse que nos ancêtres, les Gantois, leur framée.

Malheur à qui tomberait sous ses coups !

Il voulait mourir, mais en sauvant la France.

Le mulâtre, si insoumis d'ordinaire vient s'enrôler sous les ordres du blanc.

Les femmes, les mères, les jeunes filles faisaient nuit et jour de la charpie, prêtes au moment de l'action à courir sur le champ de bataille pour panser les blessés et ensevelir les morts.

Mais, hélas ! tous ces héroïsmes, tous ces dévouements devaient étre stériles !

Les arsenaux étaient vides, les forts dépourvus d'artillerie.

On utilisa tout ce qu'on put trouver, les fusils de chasse, les pistolets ordinaires, jusqu'aux instruments aratoires, et chacun s'arma comme il put.

(A continuer)

EN VERS ET CONTRE TOUS.

Je suis taciturne et rien ne me charme ;
 Mon chagrin est profond,
 Et, pourtant, dans mon œil il n'est pas une
 [larme,
 Tout comme en mon flacon.

Muse, indignation, viens !—Hugo, je prends
 [ta lyre—
 Je suis en courroux.

Je vais, ce jour, des uns des autres médire,
 Sur un ton aigre-doux.

A toi, d'abord, vilain tripoleur politique,
 Qui te ris de l'honneur ;
 Tu ne seras toujours, quelle que soit ta
 [clique,
 Qu'un vulgaire menteur.

Et bien fol est celui qui croit en ta parole
 Et pour toi se battraît.

Tu ris de lui. C'est bon pour l'enfant de
 [l'école.
 Qui croit tout saint et vrai.

Tu travailles pour l'or, le plaisir et la gloire,
 Pour cela seulement ;
 Pour s'en convaincre on n'a qu'à repasser
 [l'histoire
 De tout gouvernement.

Mais pour qui travailler, si ce n'est pour
 [soi-même,
 En ce monde ennuyant,
 Où, quoi qu'on veuille dire, en tout temps,
 [chacun aime
 Le plaisir et l'argent.

Suer pour le public, qui jamais n'apprécie
 A sa juste valeur
 Le travail du savant ? Stupidité, folie !
 Mieux vaut le bonheur.

Aussi, le grand journal endosse ton mensonge
 Méchant politicien,
 Et le sert au lecteur ; au besoin, il l'allonge.
 De nous on ne dit rien.

Nous en veut-on toujours de certaine défaite,
 En un fort grand quartier,
 Par nous donnée aux grands, éclatante,
 [complète,
 En octobre dernier ?

Journaliste, orateur, blaguez toujours la foule
 Vous n'êtes pas trop fous ;
 Mais l'espace s'emplît, mon temps vite
 [s'écoule,
 Et je n'ai pas que vous.

Il me faut dire un mot du curé, que j'estime,
 Non sans grande raison,
 De sa grande influence, ainsi que de sa dime,
 Excellente moisson.

Quand je vois en sa chaire un curé, je l'ad-
 [mire,
 S'il sait nous émouvoir ;
 Je n'aime pas l'entendre ainsi que moi médire,
 C'est contre son devoir.

Qu'il flétrisse le vice et condamne la danse,
 Je ne suis point surpris ;
 Mais il ne devrait pas gêner son influence
 Pour plaire aux beaux esprits.

Quant à la dime, on voit, et du pour, et du
 [contre.
 Qu'on la donne ; c'est peu.

On peut en hériter, un jour—ça se rencontre—
 Si le curé le veut.

J'aime entendre un curé, de sa parole
 [auguste,
 Vanter la charité ;
 Je déteste le voir placer—ce n'est pas juste—
 Trop haut la pauvreté.

—Sachons la supporter!—Il en parle à son aise ;
 Mais plus d'un s'en défend.

Celui-là seul connaît combien elle pèse
 Qui se meut pauvrement.

Qu'on parle, si l'on veut, de pauvreté sublime
 Et du saint homme Job ;
 J'aime mieux du curé la sainte et bonne dime
 Ou quelque bon gros job.

Pauvreté, c'est toi qui, le plus souvent, fais
 La chicane au taudis, [naître
 Le chagrin. S'il le veut, te bénisse le prêtre ;
 Mais, moi, je te maudis.

Mais ai-je bien parlé contre tous, contre
 [toutes ?
 Non, ma plume oubliait
 La bonne femme qui toujours reste aux
 [écoutes,
 Disant... ce qu'elle sait.

Et la congréganiste ? Elle prie en l'église,
 Et, malgré le sermon,
 Dévotement, au seuil, toujours elle méprise
 Ses sœurs et la boisson.

Et ce pauvre lecteur exigeant, qu'on lui
 [donne
 —Le progrès du métier—
 Tous les beaux faits d'hiver qu'avec soin
 [l'on façonne
 Sur un grand, grand papier.

Et ce grand carotteur, bleu, national ou
 Qui combat l'annexion ! [rouge,
 Il fait le sourd. Patience !... Il faudra bien
 [qu'il bouge...
 Mais faisons diversion.

Voici venir Noël ; les bergers et les mages
 Accourant voir Jésus.

Hommes, confessez-vous ; enfants, soyez
 [bien sages ;
 Femmes, ne péchez plus.

Hôteliers, il faudra, ces jours-ci, rendre
 [compte
 De l'eau changée en vin,
 En gin, rye ou whiskey, brandy—c'est une
 [honte—
 Et vendue au prix plein.

Mais c'est assez, c'est trop rimer sans poésie ;
 J'ai dépassé le but.
 Je voudrais, la mesure étant plus que remplie,
 Que mon verre le fût.

K. RAFON.

PETIT CONTE MORAL.

Un jour' au sortir d'une école,
 J'aperçois un enfant qui crie et se désole,
 Je m'approche de lui :— Mon ami, qu'avez-
 [vous ?
 —Oh ! j'ai l'âme bien chagrinée
 Me dit-il,—j'ai perdu la pièce de dix sous
 Que ma mère m'avait donnée. [rer,
 —Cessez,—mon bon ami,—de vous désespé-
 C'est un petit malheur facile à réparer :
 Tenez, voici pour vous une semblable pièce,—
 L'enfant sourit d'abord, puis reprend sa
 [tristesse.
 —Eh bien ! qu'avez-vous donc ? Encore du
 [chagrin.
 —Eh mais, Monsieur, dit-il, voici pourquoi
 [je pleure.
 Si je n'avais pas tout à l'heure
 Perdu dix sous, j'en aurais vingt.

ARNAL.

CARTES D'AFFAIRES

Mme A. BESSETTE—Modiste de première classe.
 138½ rue St-Laurent.

CRASSE & DESCARRIES, Avocats. 79 St-Jac-
 ques. Tél. 1803. Boîte postale 329.

L. BLANCHET—Grand choix de pardessus pour
 hommes, jeunes gens et enfants. 19 St Laurent.

SAVON IMPERIAL DE BARSALOU—Reconnu
 le meilleur des Savons. En vente partout. De-
 mandez-le.

ST. JEAN & FRÈRE—Horlogers et bijoutiers.
 1445 rue Ste-Catherine. Téléphone 6544. Une
 visite est sollicitée

I. MERCIER—Peintre-décorateur, polisseur, tapis-
 sier, glazier, blanchisseur, etc. Ouvrage exécuté
 avec soin et sans délai. 266 rue Panet.

“LA PHOENIX”—Assurance contre le feu. Ray-
 mond & Mondou, agent-conjoints, section fran-
 çaise, 35 St François-Xavier.

M. I. BOILEAU—Nouveautés d'hiver, fourrures les
 plus rares, casques, manteaux, collerettes, man-
 chons, garnitures, gants, etc. 1584 Notre-Dame.

LORGE ET CIE—Les Manchonniers par excellence.
 Casques, Manteaux et toutes sortes de fourrures.
 Une visite est sollicitée. 21 rue St-Laurent.

ARTHUR DECARY.—Pharmacien. Produits chi-
 miques et pharmaceutiques, articles de toilette et
 parfumerie. Au coin des rues St-Denis et Ste-
 Catherine.—Tél. 6833

HOTEL DE BRETAGNE—35 et 37 rue Bonse-
 cours. Magnifiques salons. Vins, liqueurs et cigares
 de choix. Repas à toutes heures. De Keruzec et
 Lafolye, propriétaires.

HOTEL RIENDEAU—La maison par excellence
 pour les touristes. Vastes salons, chambres richement
 meublées. Service de première classe. 58 et
 60 Place Jacques Cartier. Jos. Riendeau, prop.

A. D. DESORMEAU—Meubles, cadres, miroirs,
 pendules, argenteries, bijouteries, lampes, matelas,
 couvre-pieds, etc. Marchandises payables à la se-
 maine. 1480 rue Ste Catherine.

F. LAPOINTE—Le célèbre meublier de Montréal.
 Sets de salon depuis \$20 jusqu'à \$250 ; grand as-
 sortiment de sets de chambre variant depuis \$12 à
 \$200. Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 heures, 1551
 rue Ste-Catherine 3ème porte de la rue St-André.